

## Le petit coup de vieux

Guillaume Girard

---

Numéro 141 (4), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Girard, G. (2011). Le petit coup de vieux. *Jeu*, (141), 96–98.

GUILLAUME GIRARD

## LE PETIT COUP DE VIEUX

BANDE DESSINÉE PHILIPPE GIRARD

Je suis un acteur de formation. J'ai terminé un bac en interprétation à l'UQAM en 2004. Depuis, je tente avec plus ou moins de succès de faire du théâtre et j'y parviens suffisamment à mon goût, du moins pour le moment. Je joue, j'écris, je mets en scène. Toutes sortes de *gogosses*, de projets plus ou moins importants, parfois réussis, parfois moins. À ma sortie de l'école, on ne m'a pas considéré comme étant la prochaine « grosse affaire », je ne suis pas vu dans mon milieu comme un génie sur le point d'éclorre, je ne suis pas l'acteur de ma génération ou l'auteur de la décennie ; j'ajouterais qu'il n'y a pas un *crisse* de chat sur l'île de Montréal qui pense que la prochaine grande révolution théâtrale va passer par moi et vous savez quoi ? C'est probablement vrai. Je ne crois pas être amer et je n'envie pas ceux qui réussissent plus ou autrement que moi, et ne méprise pas ceux qui n'ont encore aucun acquis dans notre petite

communauté. Si je suis critique envers mon milieu, je suis aussi un adepte convaincu, un croyant ferme ; j'ajouterais que, malgré toutes les incertitudes qui entourent sa pratique, j'aime vraiment le théâtre.

Une chose est évidente pour moi, les Québécois sont généralement ennuyés par le théâtre : je sais que les artistes de théâtre chez nous sont méconnus, sous-considérés, que le terme « artiste » est galvaudé, utilisé à tort et à travers pour désigner toute une panoplie de gens qui ne font pas d'art et que cet état de fait crée beaucoup de confusion et n'aide pas à clarifier la fonction des artistes dans notre société : par le fait même, cela donne lieu à des dérapages qui n'ont pas lieu d'être, dans les médias et dans les foyers. Cette confusion n'aide pas la population à trouver un sens à la pratique artistique dans notre société.

Bon. Ces précisions faites, est-ce que le théâtre est *plate* ? Non, bien sûr que non. Il est insaisissable : il échappe, comme toute forme d'art, à une définition absolue et donc ne peut pas, vu sa nature, être *plate*, tout comme la photo ou le cinéma ne peuvent pas être *plates* ; ce sont *les idées* qu'on applique plus ou moins *platement* sur ces médiums, ou alors la maladresse de leur exécution qui fait en sorte qu'on peut s'y ennuyer. Le théâtre n'est pas *plate*. Quand il l'est, je pense que c'est la faute des créateurs qui n'ont pas su être assez adroits pour stimuler convenablement leur auditoire. Parce que, évidemment, par *plate* je n'entends pas aride, lent, bizarre (surtout pas) ou dense. Par *plate*, je veux dire insuffisant, inutile, dépourvu d'idées, sans saveur, inconscient, inconséquent, moyen.

Combien le spectateur avide que je suis peut-il espérer voir de spectacles profondément troublants dans une saison montréalaise de théâtre ? des spectacles transcendants qui changent la vie, qui pardonnent la maladresse des autres, qui réconcilient le cynique en moi avec les raisons qui m'ont poussé à faire du théâtre mon métier ? Je dirais trois ou quatre. Sur ce nombre, j'en aurai vu la moitié au FTA. Sinon, parmi les spectacles locaux, deux me semble un chiffre raisonnable. Je verrai aussi une demi-douzaine de spectacles, sur la trentaine au total, dont je sortirai en disant qu'ils étaient bons (j'en aurai sans doute oublié l'essentiel le surlendemain) et je me *câlicerai* pour toujours des autres dès que j'aurai passé la porte du théâtre, pressé de fuir l'endroit avant de me faire demander par quelqu'un de l'équipe si j'ai aimé ça. Bon. Dur constat ? Sans doute. Peut-être que je suis biaisé ou, pire, blasé. Jaloux ? Possible.

Mais permettez-moi de me situer de façon un peu plus tranchée : est-ce que le théâtre est *plate* à Montréal ? Oui, sur notre belle île-aux-génies, le théâtre est *plate*. Il est désincarné, il – comme je me plais beaucoup à le dire – *crose-mou*. Pas tous les spectacles. Tout le monde à Montréal ne fait pas du théâtre qui *crose mou*. Mais oui, très – trop – souvent, le théâtre ici est *plate*. Le théâtre que je vois à Montréal, surtout dans les théâtres institutionnels et étonnamment chez un grand nombre de jeunes compagnies, manque d'audace, est désinvesti, sans saveur. Il manque désespérément de vision et est même, fréquemment, pas très théâtral. Je n'inclus pas dans ce lot les vrais échecs, les belles tentatives ratées. Je vous parle plutôt de ces spectacles inutiles dont on sort indifférents, inchangés, de ces programmations ennuyeuses qui servent, semble-t-il, uniquement à se faire attribuer des

subventions parce que les abonnés vont être ravis. Pour moi, ces spectacles et ces saisons de théâtre sont stériles, inodores et surtout inutiles. Ne devrions-nous pas faire de nos lieux de création des laboratoires artistiques conséquents ? Pour l'instant, est-ce que le théâtre à Montréal est vraiment intéressant, à l'avant-garde, porté par des visions et des démarches innovatrices ? Quels sont les lieux dont le mandat est réellement investi par des idées artistiques fortes ? J'ai souvent l'impression que presque tous les théâtres institutionnels ont pour mandat de faire la promotion d'un théâtre grand public, réconfortant, presque passiste. Des lieux de création de téléromans scéniques dans lesquels on accueille des vedettes pour jouer des spectacles qui ne dérangent pas. Navrant.

Les méthodes de financement sont sans doute à interroger, la formule d'abonnements aussi. Je comprends bien que les directions artistiques des théâtres montréalais sont prises à la gorge, composant avec la difficulté d'emplir les salles, tout en gardant de bons rapports avec les conseils d'administration et en continuant à tenter des aventures artistiques, mais je crois que l'heure est aux remaniements. De nouvelles façons de faire sont à envisager.

Je pense que le poste de directeur artistique d'un théâtre devrait être limité dans le temps. Directeur artistique, ce n'est pas un métier. Ça semble tellement évident que je suis presque gêné de l'écrire. Deux mandats de quatre ans, trois de trois ans. Quelque chose de cet ordre. Dis ce que tu as à dire et laisse la place à une autre vision. Plus de mouvement égale moins de mousse. En parlant de choses gênantes à nommer, j'ajouterais que, les conditions de travail des directeurs artistiques de lieux étant largement au-dessus de la moyenne de celles

des autres postes du milieu théâtral, les individus en place peuvent avoir tendance à rester un peu plus longtemps qu'ils ne le devraient. Chez nous, pour que le travail en théâtre – et dans tous les autres disciplines artistiques – continue de se crédibiliser, on va devoir attribuer des moyens aux compagnies qui sont plongées dans des recherches différentes, originales, et, pour ce faire, pousser à évoluer les nombreuses directions artistiques des théâtres montréalais qui sont, depuis quelques années, pour le moins stagnantes. Des projets importants ont été effectués, les structures me semblent saines, on doit travailler sur l'exécution, maintenant. Une fois quelques changements apportés, plus de diversité et d'agressivité seraient mes deux souhaits. À Montréal, j'ai l'impression que, depuis dix ans, les arts vivants sont mieux nourris par la danse et la musique que par le théâtre. Les « paroles » m'y semblent généralement plus fortes. Or, si le financement et les praticiens portent une partie de la responsabilité, les directions artistiques y sont certainement pour quelque chose. Avec tout le respect que je leur dois, je m'explique difficilement qu'une institution publique, surtout sur le plan artistique, soit dirigée par la même personne depuis plusieurs décennies. En ce moment, les institutions théâtrales dénaturent la pratique. Elles ne prennent pas d'initiatives suffisamment puissantes, elles ne font pas assez la promotion du théâtre d'art et ça envoie un signal ambigu. Le public est mal guidé, je crois. On entretient son goût du confort par crainte d'être abandonné, de voir les lieux se vider parce qu'on suppose que le public ne « suivra pas ». En résulte une pratique édulcorée et une mauvaise éducation de l'auditoire.

En parlant d'éducation, la population québécoise souffre d'acculturation. C'est vrai dans la population et c'est vrai chez les artistes. On est mal informés, sous-éduqués, les écoles de théâtre forment des photos de *casting*, pas des artistes. C'est quand même hallucinant de côtoyer autant de jeunes praticiens qui s'intéressent si peu à leur métier, qui ne semblent pas habilités à y réfléchir, qui sont aussi mal informés sur ce qui se fait ailleurs, dans d'autres pays et d'autres disciplines. Je pense que ce n'est pas étranger au fait que beaucoup du travail des jeunes compagnies manque de vision. Au Québec, on dirait qu'on n'aime pas les intellectuels, même dans les milieux intellectuels ! Faire du théâtre, c'est beaucoup travailler avec des *idées* ; pourtant, il n'est pas rare que les spectacles des jeunes compagnies en soient dépourvus. Je n'ai évidemment rien contre le réalisme, mais je trouve étrange de parcourir les spectacles des jeunes compagnies de théâtre et d'y voir aussi peu de diversité dans les recherches formelles, dans les niveaux de jeu, les esthétiques, etc. On pourrait s'offrir un peu plus d'audace, disons. Ce n'est pas comme si le niveau de risque était très élevé ; les salles sont vides !

Quand j'étais à l'école de théâtre, on me disait souvent : « Ce n'est pas grave de se planter, mais il faut se planter avec panache. » Je me demandais tout le temps ce que ça voulait dire ou, plutôt, comment on fait ça. Il me semble maintenant que, pour y arriver, il faut faire des choix. En art, ça veut dire prendre position de façon *radicale*. Il faut défendre ses idées. À l'époque où j'aurai commencé à faire du théâtre, il n'aura pas été évident de trouver ça à Montréal. Du théâtre méchant qui *rocke*, dont on sort changé ou fâché, ému, convaincu de la très grande importance de ce qui s'est déroulé sous nos yeux. Et ça n'arrivera

pas sans des prises de position formelles, fortes, théâtrales. Quand un courant artistique naît, il ne raconte rien de différent du courant d'avant : il le fait différemment.

La vérité, c'est qu'il y a trop de metteurs en scène qui font du théâtre *gentil*, que les écoles de théâtre forment des exécutants, et qu'il y a trop d'écoles et trop d'acteurs sans emploi qui vivent dans la peur de ne plus jamais travailler, qui sont pétrifiés, incapables de s'exprimer de peur d'être condamnés par leurs pairs. La vérité, c'est que le milieu est contaminé par des impératifs de rentabilité, que trop de directions artistiques à Montréal sont diluées dans les compromis, manquent de vision, semblent tributaires des conseils d'administration, que la pratique du théâtre à Montréal est souvent dépassée et trop uniforme. L'expérience du FTA démontre que pour faire du grand théâtre, il faut du temps, il faut un processus créatif adapté à la recherche, pas sept semaines de répétitions et une semaine d'entrée en salle. Mais non ; ici, on ne fait pas ça. Dans nos institutions, on suit la recette, on se fait un beau petit Molière en *jacket* de cuir et un Tchekhov avec des vedettes, *pis alouette* ; une fausse recherche, pas trop de démarche. On se tape quantité de drames psychologiques réalistes dans des décors réalistes, avec des acteurs qui pleurent pour vrai, un quatrième mur ça d'épais sous des prétextes que je peine à identifier, mais que je devine trop conservateurs. Dans ce contexte-là, je n'arrive pas à envisager comment le théâtre peut se définir : il est trop semblable à la télé et au cinéma. Je n'ai évidemment rien contre le réalisme, mais la réalité, je vis déjà dedans, *pis* il y en a plein ma télé. Pour avoir une place plus signifiante, il faut que le théâtre soit plus théâtral.

Il faut cesser d'avoir peur. Peur de déplaire, peur que les abonnés se désintéressent, peur de perdre nos maigres acquis. Il faut foncer. On est trop soumis, on souffre tellement d'insécurité et on a tellement peur de déranger quelqu'un qui pourrait nous engager ou l'ami de quelqu'un qui pourrait nous donner une chance qu'on ne peut même plus niaiser le McDo ou *Occupation double*, de peur que Robert Lepage mange des McCroquettes en écoutant TVA le jeudi soir. Dans mon milieu, on a peur. C'est normal d'ailleurs, on dépend les uns des autres et on doit gérer beaucoup de précarité financière et d'instabilité professionnelle. Mais la peur ne nous fera jamais rien gagner. Avoir peur, c'est être immobile et refuser de grandir. Et ici, le théâtre est prêt pour un petit coup de vieux, une poussée de croissance. Toutes les ressources sont disponibles. Il n'en tient qu'à nous de passer à l'action. ■

**Guillaume Girard** est acteur, animateur, auteur, scénariste et metteur en scène et ne manque pas de culot.

**Philippe Girard** est l'auteur de onze albums de BD, parus chez différents éditeurs, ainsi que de la série jeunesse *Gustave et le capitaine Planète* (La courte échelle). Il est cofondateur du fanzine *Tabasko 1* et des Éditions Mécanique générale. Ses œuvres ont été récompensées par de nombreux prix, dont le prestigieux Joe Shuster Award pour l'album *Danger public*. Parmi ses publications, nommons aussi *Jim le Malingre : avatars ataviques*, *Béatrice* et le remarqué *Tuer Vélasquez*. Son dernier livre, *Rewind*, vient de paraître chez Glénat Québec.